



Hybris

Alain Damasio

DANS **CHIMÈRES** 2011/1 N° 75 , PAGES 271 À 283
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 0986-6035

ISBN 9782749234090

DOI 10.3917/chime.075.0271

Date de mise en ligne : 15/11/2012

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-chimeres-2011-1-page-271?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

HYBRIS

D'UN GESTE BRUTAL, noir, j'ai frappé le fer de mes grolles contre la margelle pour en décrocher la neige tassée et j'ai poussé la porte de la galerie, sans regarder, y pénétrant comme on entre chez soi les soirs de colère.

– Oupss...

– Excusez-moi mademoiselle...

Mon entrée a été tellement précipitée que mon visage frôle le sien, un parfum doux, qui me cueille. Je stoppe net et décale ma nuque, je m'excuse encore, souris autant que je peux. La jeune fille me dévisage, elle rougit –c'est fugitif –et remonte d'un mouvement d'épaule le col de son manteau, comme pour se protéger, s'en faire un nid ou un bouclier de laine.

– Vous êtes Anje O'Infante, n'est-ce pas ?

– Je crois bien, oui...

– J'adore votre travail... Vraiment.

– Merci...

Tout particulièrement votre corps de femme qui se prolonge en violon et finit par offrir une pomme, dans une main ouverte, elle est sublime. C'est une pièce qui me guide.

Ni le temps ni la présence d'esprit de répondre. D'un mouvement de buste, vif et coulé, la jeune fille m'esquive –elle est dehors et déjà

file sur la neige fraîche de la place des Vosges. Je ne peux m'empêcher de la regarder fuir. Une impression de joie et de grâce simple, native : c'est ce qu'elle dégage. On dirait que son pas est un sourire.

Au fond de la galerie, la voix de Mika broie toux et rocaille. Il jure dans un salmigondis de russe et de français. Dans le coin qui sert de salon, sa masse rabelaisienne remplit un samovar, tout en me poussant d'un coup de pied le fauteuil libre.

– Comment va notre Anje ?

– Qui est-ce ?

– Hum ? La femme que tu viens de croiser ?

– Oui.

– Sarrrrrah Calys.

– La sculptrice ?

– « Celle qui sculpte la lumière », oui, c'est comme ça que je la vends sur les marchés japonais. Charrmante, non ? En plus d'être une artiste extraorrrrdinaire... Et jeune !

– Tu l'as prise sous contrat ?

– Da. Du coup, j'ai un peu réaménagé la galerie, comme tu vois...

Je me retourne, je n'avais pas fait attention. Sur quatre de mes pièces qui étaient auparavant exposées, il n'en reste qu'une : l'Ultraviolon. La place libérée est occupée – avec goût, je dois l'avouer – par trois sculptures de Sarah Calys, en lumière pure. Je ne peux pas m'empêcher d'être acide. Mika aurait pu me prévenir, a minima. Le ton monte, je ne suis pas d'humeur – Mika non plus. Jusqu'à ça :

– Tu sais ce qu'on dit de toi dans le milieu, Anje ?

– Ouais. Que je suis fini.

Je l'ai dit. *Cash*. Plus aucune galerie, plus aucun musée ne m'accepte depuis trois ans. Mika, qui m'a soutenu sans fléchir pendant vingt ans, a tenté ces mois derniers un ultime baroud, une énième salve de relances. Il a pris le mur. Et maintenant, il le regarde. À travers moi. Parce qu'il n'ose pas lâcher ce qui bloque dans sa glotte russe et fait couiner le cuir neuf de son fauteuil un rien nouveau riche, de gale-

riste qui vient de réussir le gros coup de sa carrière –faire signer Sarah Calys, avec ses pluies de photons fluides, qu'on peut placer dans n'importe quel salon hype. Et qui évoluent seuls. Ultramoderne et très pur. La grâce.

Face à elle, mon œuvre ressemble à un tas de terre. Cuite au four. Tandis qu'elle agence l'air et la lumière. C'est ce que voudrait me cracher Mika, s'il osait. Dehors, sur la place vide, la neige tombe lancinante, comme moi.

– Tu veux me dégager, c'est ça ?

Mika repose sa tasse. Il a besoin de ses deux mains libres : il ne peut pas baratiner sans.

– Ne sois pas vulgairre. J'ai jamais lâché mes artistes, Anje, tu le sais. Je me demande juste si je suis encore l'homme qu'il te faut pour valorrrriser ton travail... Tu n'as rien prroduit depuis combien d'années maintenant ?

– Trois ans... (...) J'ai été malade.

– Tu ES malade et tu ne te soignes pas. Tu sais, Sarah va me prendre énormément d'énergie. Elle est sollicitée partout et je ne peux pas laisser passer ces opporrtnités-là. Cette fille, c'est l'avenir de la sculpture. Je ne veux pas te larrguer, j'admire ce que tu fais, tu le sais ! Mais j'ai besoin que tu produises des nouvelles œuvres, qui soient féroces, puissantes, qui aillent un peu au-delà de ce que tu as fait jusqu'ici. Avec ça, je pourrais te rrelancer... Peut-être.

– Mika... Tu sais que je ne crée rien, à proprement parler. Je ne suis pas un sculpteur ni même un céramiste. Je suis un voyeur qui tue ce qu'il voit et qui vole ce qu'il tue pour le mettre sur un socle. Je suis un chasseur !

– Épargne-moi tes envolées de schizo halluciné, j'en ai plus que ma claque de ce discours de dingue ! Prends ton argile et moule, estampe, sculpte, cuit, démerrrde-toi ! Fais ce que tu sais faire !

– Je suis un chasseur qui ne peut plus chasser sans risquer sa vie !

– Va te faire soigner Anje, je te le redis pour la centième fois ! Je suis pas psy, je suis juste galerriste. Je peux pas t'aider à crrréer !

– Si je te ramène des pièces, tu me promets de m'exposer à nouveau ?
Tu me le promets ?

– Da !

Je suis retourné chez moi, j'ai préparé soigneusement mon matériel de chasse et en refusant sciemment de réfléchir une seule minute de plus, je suis parti pour la sidérurgie. C'était ça ou sombrer. Définitivement.

Pendant une heure, j'ai roulé sur l'asphalte lustré de glace. Lorsque j'ai aperçu les hauts-fourneaux plâtrés de neige, mon ventre a pris illico un tour de vis. J'ai garé le truck contre le grillage d'enceinte, épaulé le chalumeau en bandoulière et fixé la lampe frontale sur mon bonnet. À la main droite, j'ai vérifié dix fois les quatre crans de ma torche Cérame et la focale du faisceau. À coup de moulinets rageurs, j'ai rechargé la batterie, à bloc de chez bloc. Je n'avais qu'une arme, s'agissait pas qu'elle lâche...

Depuis la dernière fois, mon trou dans le grillage nord du complexe sidérurgique n'avait pas bougé d'un iota : ni agrandi ni réparé. Je me suis faufilé en tremblant...

J'ai commencé à entendre les premiers cliquetis en pénétrant dans le Hall immense de la Salle des Soufflantes. Un rôdeur profane aurait pu croire au bruit du vent sur une rambarde descellée, ou au jeu rouillé d'un vantail, quelque part sur une plateforme haute, dans cette usine abandonnée depuis 25 ans... Moi je savais pertinemment qu'Elles étaient là. Les Hybres. Et qu'il avait suffi que je secoue mon squelette de neige et de trouille maîtrisée sur la dalle de béton pour que s'éveille chez elle le double instinct – fuir et combattre.

Maintenant, j'y suis. Et tout me revient – d'un jet – dès la toute première giclée d'adrénaline. La peur, bien sûr. Mais une peur concrète, motrice, qui me projette vers la chasse, qui ne paralyse rien, une peur qui est juste l'autre nom de la nécessité d'être toujours en mouvement, de prendre position, de chercher sa proie et de la trouver avant qu'elle ne te trouve. Une peur dissoute dans le sang et l'envie.

Là-haut, à une vingtaine de mètres peut-être, sur une passerelle d'aluminium, j'entends le pas d'une créature... J'hésite à dégainer

ma torche, car je devine très vite ce que c'est, aux couinements brefs, mal embouchés, qui ponctuent la fuite. C'est un Trompettiste, avec ses pieds humains et ses mollets pneumatiques, du trou du cul duquel sort le tube de sa trompette – il va paniquer, je le sais – ça y est, il pète l'alarme dans toute l'usine, d'un ululement de trompe déchirant et faux – et aussitôt lui répond un cor mutant, à peine moins rouillé. De part en part, le son me transperce et me fouette de joie. La chasse est lancée !

Aussitôt, dans l'affolement des hybres qui carapotent, mon oreille reconnaît la stridence des essieux bruts, qui tournent sans huile, et le rac-à-tac-à-tac des engrenages qui s'entremordent, dans l'acier cru. C'est rude, rêche, hérissé, mécanique, à peine tempéré par la pulsation chuinté d'une cuisse hydraulique ou le pas amorti d'un pied animal. Tout me revient. L'art des déplacements, les leurres sonores, la façon de les rabattre en jetant des morceaux de coke en amont des courses. Le cache-cache, la tension. Je n'ai rien oublié. J'avance toute lampe éteinte.

Des flaques de neige, coulées des interstices du toit fendu, ouvrent des poches de clarté au sol et je m'oriente avec, je connais bien l'usine. J'empoigne vite une échelle et grimpe. Tout près, des pas feutrés – de la patte – trottinent sur une coursière, dans ma direction. Je me fige. Arme la torche. Encore quatre ou cinq pas vers moi... J'allume subitement. Le faisceau blanc du cône laser saisit la bête plein corps. La céramification est fulgurante. Aveuglé moi-même, je coupe la torche et dévisage ma proie à la lueur de la frontale. Un réflexe, un souvenir. C'est une sorte de toucan à bec d'acier, coiffé d'un entonnoir, la tête soudée à un radiateur de camion que prolonge une rangée de plume. Le genre d'hybride que j'adore. Sauf que le flux de photons a été trop violent – et tiré de bien trop près. À bout portant, il est courant que les pièces fendent. Là, le toucan craque carrément de toute part. Éclate la pièce et les morceaux s'éparpillent sur la coursière.

– Putain, Anje ! Dose, bordel !

– Dose bordel... hihihhi ! me répond au loin un hybride humain.

Je continue à monter. Le toucan m'a mis en confiance, la peur s'évapore doucement – j'ai moins froid aussi. J'enfile une nouvelle coursière et repère une forme dans la pénombre, un peu plus loin...

Elle galope mollement, dans un ronronnement de rouages, rythmé par le balan grinçant d'un gouvernail. Je tire en fermant les yeux. Ça explose encore, merde.

Dans le feu de l'action, j'allais le rater. Quoi ? Un guéridon de fonte à quatre pieds – deux de style Empire et deux autres d'enfant – sur le flanc duquel est gravé « enfer, purgatoire, paradis » avec une manette qui ne cesse d'osciller entre les trois. À la seule lueur de la frontale, un peu tremblant, je m'approche, car une masse assez volumineuse surmonte le guéridon – ou est-ce un poêle ? – et je n'arrive pas à saisir ce que c'est. Quand je le comprends, je recule, l'échine glacée, et j'arme dans la terreur ma torche. C'est une oreille d'un mètre de haut, qui palpète, comme si elle se nourrissait de chacune de mes respirations. Je défouraille violemment dessus, comme à la vue écoeurante d'un énorme cafard. L'oreille en a la couleur et le frétillement... La décharge de photons pétrifie le monstre – sans le briser.

– Yeeeeeaaahh !! Une prise !

Je me suis réjouis trop tôt : la pièce est trop lourde pour être bougée. Je ne pourrais jamais la ramener. Je dois continuer la chasse.

En gagnant la position haute, sur la charpente qui supporte le toit, je sais que je prends de sales risques : les poutrelles sont verglacées. Je sais aussi que c'est la seule façon efficace de rabattre les proies vers le sol pour ensuite plonger les cueillir. J'avise donc la large poutre centrale et pas à pas, je la dégèle devant moi au chalumeau, tout en frappant le métal des poutrelles avec le culot de ma torche, pour produire un tohu-bohu maximal.

Après deux minutes de ce petit jeu, je me fige pour observer ce qui se passe à mon aplomb. Dans le faisceau de ma frontale surgissent ça et là des proies contemplatives, qui fuient d'un bond, comme les femmes-caméléons et crocodiles, ou cherchent simplement l'angle mort ou l'ombre, à la manière des introvertés. Il y a beaucoup de mutations sauvages aussi : des torsos où le nez remplace le nombril, des monstruosité de poissons et de valves, de hanches et d'écrous, drapés dans des jupes de fonte, des avatars à peine viables d'engrenages, de carters, de tuyaux et de mains, des concrétions d'acier et d'organes encore chauds, des bustes aux seins proliférants

où les tétons sont des ampoules et à quatre mètres sous moi une mâchoire de crocodile aux dents de faïence qui claque dans le vide et agite en grelot des crânes d'enfants qui tintent. Je règle la décharge de photons au mieux et tire : la mâchoire se referme sur une poutre et n'en démords plus. Encore une pièce irrécupérable...

Au sol, dans un mouvement d'ensemble qui me met mal à l'aise, une dizaine d'hybres migrent entre les roues massives de la soufflerie –vers la fonderie. Inquiétant. Lors de ma dernière chasse, il y a trois ans, les hybres réagissaient sans esprit collectif, ni unité aucune. Chaque pièce semblait autarcique et murée, inapte à la moindre communication, ce qui faisait de la chasse autant de *mano a mano*.

Quelque chose a changé. Et ce n'est pas seulement que les hybres ont proliféré (ça, je m'y attendais un peu) ni que les mutations soient plus « naturelles », c'est plus profond que ça –l'atmosphère de la sidérurgie, les courses, une sorte de fourmillement, et puis ces cris, épars, presque des chuchotis, presque des voix, qui semblent porter une intelligence sourde, embryonnaire...

Aussi vite que j'ai pu, j'ai plongé vers le sol en glissant le long des pylônes. Juste assez vite pour voir une pelleteuse trancher un adversaire et fuir. Étendu sur le flanc, un Mécaïman plisse les yeux tandis qu'à la hauteur de son nombril, le tronc coupé en deux révèle un moteur logé entre les hanches, qui hoquète et patine. Je tire pour abréger sa souffrance. Les yeux mi-clos, la créature se fige dans une teinte gris métal du meilleur effet.

– T'as pas complètement perdu la main, mon petit Anje, articulè-je tout haut, pour me rassurer.

– Tuer des blessés n'a rien de noble, chasseur !

La voix vient de la fonderie. La sensation d'avoir pris du 380 volts dans la colonne vertébrale, tellement je tremble. Qui a parlé ? Quoi ?

J'agrippe mon chalumeau main gauche et ma torche main droite et j'avance dans le long couloir qui mène à la fonderie. Silence massif. Au fond, je devine la cuve du haut-fourneau, à ma droite l'atelier et à ma gauche, le plancher de coulée, avec la rigole, où il est si facile de chuter.

– Approche, chasseur ! me dit la voix.

Le bruit d'une hélice me fait lever la tête. Un moteur me frôle et repart vers les hauteurs de la Halle, un autre fonce en piqué sur moi, je l'esquive de justesse. À la façon d'une batterie de DCA, je m'arqueboute et braque le faisceau de ma torche dans l'enchevêtrement des poutres et des tuyaux. Des ULM ? Non, des corps de femme soudés à des moteurs d'avion et prolongés d'une hélice, qui volent erratiquement et m'attaquent. Je pousse le cran de la torche et tire à la parade. Cinq fois, dix fois...

– Prends ça !

Le bloc, céramifié en plein vol, tombe en vrille sur le sol de brique et y éclate dans un boucan de poterie fracassée. Je n'ai pas le temps de savourer qu'un insecte à type pique – corps de frelon énorme et corne – me charge en sprintant sur ses pieds humains. Jaillit derrière lui deux espèces de motos baroques conduites l'une par une femme sans tête, armée de défenses d'éléphants, l'autre par un centaure à corne de buffle, au sexe dressé, qui fonce sur sa roue avant qu'on croirait chipée à un wagonnet. Je dégaine et les trois monstres viennent rouler à mes pieds, cuit à 1 300 °C par ma décharge de photons. C'était très limite. La trouille monte. J'ai envie de calter. Deux mutants à carapace de tortue sortent de l'atelier et roulent sur moi. Pas eu le temps de recharger la batterie – je tire mais le flux est trop faible et la première tortue, lancée sur ses quatre roues, m'assène un coup de burin dans les tibias, je hurle de douleur et chute sur les genoux. C'est pas cassé.

J'ai violemment froid, d'un seul coup. Le choc. Je ne cherche pas à bouger, seulement à recharger la batterie de ma torche à coups de moulinets maladroits. Les tortues qui m'ont attaqué ont fini leur assaut dans la rigole de coulée et gisent sur le dos, la mécanique à l'air. Une métaphoreuse avance vers moi, sa drille en rotation. Désespérément, j'essaie de la cuire, mais je prends un coup de foreuse dans l'épaule avant de réussir à immobiliser la pièce, qui s'écroule sur le côté, intacte. Éparpillés sur le plancher de coulée, j'ai désormais une dizaine de cadavres, des sculptures en céramique, cuites à point, intègres, qui feraient un malheur dans n'importe quel musée

d'Europe. Si seulement j'arrivais à me relever et à les poser sur le chariot que je vois rangé contre le mur, là-bas ; si seulement j'arrivais à pousser ce chariot sur les briques défoncées et à le pousser encore dans la neige fraîche, jusqu'au truck...

– C'est l'heure ! me dit la voix, qui semble maintenant tomber directement du ciel.

Je me redresse sur une jambe, puis sur l'autre et là, j'entends le bruit caractéristique du coke qui dégringole du haut du gueulard dans la cheminée de la cuve. La soufflerie se met aussitôt en marche et la chaleur monte, monte... Je m'approche, en boitant, du creuset, la chaleur me fait un bien fou, j'approche encore et... La gueule d'un crocodile jaillit d'un bassin en fonte et me mords à la nuque.

Combien d'heures ai-je perdu connaissance ? Une ? Deux heures ? C'est la brûlure intense du four qui m'a sorti du coma. À trois pas de moi, il y a une chose, de forme humaine, qui perce le bouchon d'argile avec une perche à oxygène. Ça y est, la coulée de fonte sort du creuset et se déverse dans la rigole, sa surface secouée de flammes. Du feu pur, d'un orange liquide inouï, de la lave à 1 500 °C qui roucoule dans la tranchée de briques réfractaires et l'inonde. Je suis fasciné.

– C'est beau, n'est-ce pas ?

C'est la même voix que tout à l'heure mais tout près désormais, à trois pas. Un Golem ? Il enchaîne :

– C'est ici que tout naît... C'est le sang du monde, qui nous crée tous. L'Orange Sang. Le feu liquide qui a fait notre Terre. La Magmatrice...

– Qui êtes-vous ?

– Regardez bien ce qui va se passer...

Le Golem me désigne d'un bras la coulée continue et durant une seconde, j'aperçois sa tête inhumaine mangée par le cuivre d'un Hélicon. Il s'en sert aussitôt pour sonner un appel –comme une charge –à fendre les os.

De toute la fonderie, ses caches et ses ombres, ses bas-fonds comme ses hauteurs, roulent, volent et marchent des créatures hybrides, qui

viennent vers nous, inexorablement... Pendant quelques secondes, je me dit que c'est la fin... J'ai tort. Car les hybres sont littéralement aimantées par la puissance de la coulée qui coupe désormais la fonderie en deux, comme une rivière primordiale. Elles viennent toucher et sentir, tremper la main ou la trompe, la corne, le bout d'une roue... Elles viennent boire dans le lit du magma, à même l'acier sauvage... Et aussitôt leur corps s'illumine de l'intérieur, d'un orange vibrant, comme si leur chair de terre et d'acier se ressourçait dans la lave, reprenait grain et texture, y trouvait une nouvelle, une ultime retrempe. Des buffles mécaniques se jettent carrément dans la coulée, des mécaïmans s'immergent –c'est comme un styx à l'envers d'où tout pourrait ressortir vivant et refondu, inoxydable désormais, rincé d'acier en fusion et de laitier.

– Vous appréciez j'espère, en homme de l'art...

– Oui.

– Apprécier n'est rien. C'est participer qui compte.

La nuance de menace, je ne l'ai pas saisi –pas assez tôt en tout cas. Pas plus que je ne l'ai vu épauler son arme. Car la seconde d'après, il pointe sur moi la chaîne d'une tronçonneuse, hérissée de dents humaines ! Il me demande :

– Vous savez comment j'appelle cet hybre ?

– Non...

– La déforestatrice. Mais elle ne coupe pas que des arbres...

Des moments qui ont suivi, je ne me souviens quasiment rien. Le Golem a démarré la tronçonneuse, il m'a tranché l'avant-bras comme il aurait scié du lambris et avant même que je hurle, j'avais le coude sectionné qui trempait dans la lave en fusion et cautérisait.

– Tu es des nôtres maintenant, chasseur !

Je me suis réveillé au volant du truck, au petit matin. Je roulais machinalement à 90 sur une route verglacée, l'avant-bras vissé au levier de vitesse. En sens inverse traçaient des camions de pompiers, qui se dirigeaient vers la sidérurgie. Dans le rétro central, je voyais le

haut-fourneau empanaché de flammes. Après 25 ans d'arrêt, ça faisait désordre.

J'ai stoppé le truck sur un dégagement et j'ai prié pour que mon bras se désolidarise du levier de vitesse. Ça l'a fait. J'ai grimpé sur la plate-forme arrière et j'ai inspecté ma cargaison. Il y avait là une quinzaine de boîtes de bois brut. Sur chacune était inscrit un nom, avec une date de naissance et une date de décès. Bref, je transportais quinze cercueils d'hybres. Que je ne me souvenais en aucun cas avoir chargé, encore moins étiqueté...

Arrivé à la maison, j'ai appelé Mika. Ensemble, nous avons ouvert les caisses et sorti les pièces, comme des trésors. Mika avait les larmes aux yeux, il était salement impressionné :

– C'est magnifique, Anje. Comment tu as foutrrre fait ça ? T'es un putain de génie dingo mon garrçon !

Mika ne chercha pas à comprendre. En moins d'un mois, il démena sa carcasse de ruskoff roublardissime et m'obtint un vernissage au Carrousel du Louvre, le Graal du galeriste. Autant j'étais ravi pour l'expo, autant j'étais pétrifié à l'idée d'exhiber la tumeur mécanique qui gangrénait mon bras. Depuis la nuit à la sidérurgie, la greffe se complexifiait. Elle s'annexait toutes les pièces mécaniques que je touchais et les reconfigurait sans cesse, sous une ergonomie incompréhensible. J'avais d'abord cru à une prothèse, puis à une greffe – avant de constater que ce qui remplaçait désormais mon avant-bras gauche avait une énergie, une volonté de puissance et même, osons-le : une intelligence propre. Depuis une semaine, je maintenais à grand-peine l'invasion des engrenages et des pistons quelque part entre le coude et l'épaule et j'oscillais, parfois d'une heure sur l'autre, entre la fascination d'être envahi et l'envie réflexe de faire refluer le cancer métallique. La seule chose qui y parvenait, c'était les caresses de Sayo, mon amante, son toucher tendre. C'était la présence précieuse de sa peau et de sa chair. Deux jours avant le vernissage, il fallut s'y résoudre : le volume de mon bras était clairement impossible à cacher. Je voulus renoncer. Mika trouva les mots :

– Ce qui te fait honte, fais-en ta fierreté ! Rregarde les choses autrement : ton bras est au final ton plus beau chef-d'œuvre. Tu t'es

sculpté toi-même, Anje. Et même mieux : tu as fait de ton corps une sculpturre vivante, mobile, qui se rréinvente chaque jour. Tu ne fais plus de l'arrt : tu le VIS. Tu ES Arrrt.

Je ne saurais jamais comment Mika s'y pris. Toujours est-il que le soir du vernissage, le parterre de critiques d'art et de journalistes qui piétinaient entre mes sculptures confina au délire. Ils ne jetèrent d'ailleurs que de brefs regards aux hybres. Ils venaient voir le « transhumain », « la sculpture vivante », « le génie qui a fait de son corps une œuvre d'art » et relégué Orlane à la préhistoire des automorphoses. Je vécus une pure soirée de bête de foire, épié, touché, palpé, photographié et filmé, bref noyé dans un maelström boueux de désirs qui charriaient tout autant l'admiration, la jalousie ou la niaiserie que le dégoût et la perversion pure.

Au milieu de tout ça, il y eut une lumière : Sarah Calys. Elle était venue, bien sûr. Pas pour mon bras mutant : elle était venue pour les hybres. Personne ne les observa avec plus d'intensité et plus longuement qu'elle. Les touristes de l'art préféraient la regarder, elle, avec son cul de lumière, ses yeux clairs, sa bouche et ses petits seins de lumière. Je les comprenais presque.

Le vernissage s'acheva. Mika embarqua le gratin chez Gagnaire et Sarah me salua plus qu'étrangement. Je me fis enfermé dans l'exposition, prétextant que j'avais des pièces à recaler, que j'allais les rejoindre, plus tard, hein. Complètement bourré, j'étais, au Pouilly-Fuissé et à la caïpirinha, je flottais. Les spots avaient été éteints et j'errais dans la pénombre des issues de secours. Titubant, je percutai la métaphoreuse qui tomba de son socle. Je m'attendais à un bruit de vaisselle atroce, or la pièce se récupéra sur les mains, étouffa un « pfff » et regrimba sur son socle, pour y reprendre la pose. J'entendis un rire dans mon dos, puis le silence, un drôle de silence d'attente. Je pris un cube blanc sur lequel était entreposée une pile de catalogues titrés « Humanofolie » et m'assis sur le cube. Je n'attendis pas longtemps avant de voir les pièces bouger. Certaines s'ébrouaient, faisaient jouer leurs membres et se figeaient à nouveau ; d'autres descendaient du socle pour marcher un peu, d'autres encore dansaient ou allaient taper dans les fonds de bouteille ce qui restait de Pouilly. Certaines, enfin, s'échangeaient lascivement pièces et membres. Je me rendis

compte que j'étais absurdement heureux. Les hybres étaient vivantes. Je ne les avais pas tuées. Et elles m'acceptaient parmi elles. Ma tête tournait et tournait et je finis par m'assoupir sur le cube...

– Mika, je veux cette pièce !

– Sarah, tu sais bien que je ne peux rien vendre sans l'accord d'Anje. Anje n'est pas là, il doit cuver son vin, il n'est même pas venu hier soir chez Gagnaire !

– Je te la paie tout de suite ! Le prix n'est pas un souci pour moi.

– Cette pièce ne fait pas partie du catalogue, elle n'était pas au vernissage hier, je ne sais même pas d'où elle sort, Sarah ! Comment veux-tu que je te donne un prix ?

Je n'arrive plus du tout à bouger. Le poids de la céramique me rive au socle blanc. Mon sang est aussi lent qu'une lave. Devant moi, il y a la lumière des yeux de Sarah Calys qui me dévisage comme si elle pelait mon âme avec la lame fine d'un couteau.